

Affaire de Gentilly.

La nuit était noire et sombre; Rodolphe entendit de sourds gémissements dans le lointain, et à la lueur de la flamme de son cigare, il reconnut les traits de l'assassin, qui s'élevait.

(Extrait de "Rodolphe de Brancabierre.")

Le récit dramatique de l'affaire de Gentilly, publié dans l'*Estafette* du 7 courant, a dû plonger dans la terreur les habitants ordinaires si tranquilles de notre ville, depuis que le général Butler s'est chargé de son administration. Ombres vengresses de Gérard et des victimes des élections de 1855, il vous fallait des victimes! La France n'est pas intervenue en faveur de ces infortunés; mais il est vrai de dire que l'*Estafette* du Sud n'existait pas encore à cette époque sanglante.

Mais aujourd'hui, c'est bien différent; il s'agit de nègres et d'un Français doux comme un agneau, qui s'ient non-seulement d'être assassiné vivant; mais qui reçoit un second coup de feu qui heureusement ne l'atteint pas. Mais comme le sang de M. Coulon coula, l'affaire est grave, très grave, et demande naturellement l'intervention de la France.

Et puis ces phrases pompeuses du journal en question ne sont-elles pas calculées pour les oreilles de l'amiral Raynaud, actuellement dans ce port?

Lorsque l'enquête de l'affaire aura lieu, bien des faits révéleront sur la conduite de certains esclavagistes à l'égard des soldats de couleur, que les autorités fédérales ont jugé dignes de défendre l'intégrité de l'Union.

En attendant, nous publions la lettre suivante, que nous recevons au moment de mettre sous presse:

Monsieur le Rédacteur,

Je viens de lire avec surprise une lettre publiée dans l'*Estafette* du 7 courant, qui donne les détails les plus mensongers sur ce qui s'est passé à Gentilly, chez Mr. Coulon. Voici les faits rétablis dans toute leur vérité:

Deux de mes hommes avaient été chez Mr. J. Coulon pour y acheter des oranges. Ces Messieurs leur répondirent qu'il ne vendait pas d'oranges aux nègres. Le lendemain (hier), ils y retournèrent pour avoir des oranges, déterminés à en prendre eux-mêmes, si on refusait de leur en vendre parce qu'ils sont nègres. Ceci avait lieu à mon insu. Arrivés donc chez Mr. Coulon, ils demandèrent à avoir des oranges, ce qui leur fut péremptoirement refusé; ils se mirent alors à en cueillir. Aussitôt Mr. Coulon et trois de ses engagés vinrent armés de fusils et de sabres, et sans dire un seul mot, Mr. Coulon fit feu et blessa légèrement deux de mes hommes. Un des blessés riposta, mais sans effet. Voyant que ceux qui s'avancèrent sur lui étaient armés de sabres, il se défendit de son fusil déchargé, le mieux qu'il put. Lorsque je me transportai sur les lieux, où j'appris ces détails, que je vous donne pour être exact, je fus encore informé que Mr. Coulon avait été blessé par son propre engagé. Le Quartier-Maître arriva plus tard dans l'après-midi, et arrêta les deux agresseurs.

L'auteur de cette calomnie ajoute que j'ai été insolent; il est bon qu'il sache que s'il appelle ainsi la fermeté que j'ai mise à faire respecter mon autorité en cette circonstance, j'ai alors toujours été insolent, même sous le gouvernement des rebelles, car je n'ai jamais cédé à personne quand il s'agissait de ma dignité.

L. D. LARRIEU.

Premier-Lieutenant, Cie. A.

Correspondance.

A Mr. le Rédacteur-en-Chef du Journal l'UNION.

BAYOC-LAURENCE-CHOUSSING, 2 novembre 1862.

Monsieur,

Je m'étais promis de ne pas reprendre la plume, car je ne suis que la vérité en propres termes et non en termes plus ou moins recherchés, ne faisant qu'atténuer la pensée et à la rendre incomplète. Quand je transmets sur le papier les paroles que mon cœur, je parie comme l'âme, me dicte, je ne puis m'empêcher de le planter armé de son fouet et non comme l'hyacinthe guérilla, qui fait prisonnier, muni d'un revolver, de cartouches composées d'une balle et de trois chevrotines, d'un fusil, etc., vous jure par ses grands dieux qu'il a toujours été pour l'Union, qu'il a voté pour Bell et Everett, qu'il fut forcé soldat; mais qu'il est prêt à prendre le serment d'allégeance, que ses nègres sont plutôt maîtres chez lui que lui-même, qu'ils sont mieux traités que sa femme et ses enfants, etc., malgré les carcans et les menottes trouvés sur son habitation et le récit de ces malheureux noirs

qui affirment n'avoir reçu depuis quelques mois qu'un épi de maïs par repas!

Les Confédérés qui sont en ville font courir les bruits (refuge des lâches qui n'osent aller rejoindre le drapeau qu'ils ont abandonné après avoir déjà trahi le majestueux drapeau de l'Union) que le premier régiment des Natifs a été tué en pièces; que les officiers, faits prisonniers, ont été pendus; que le capitaine Davis a, en les pieds coupés; le lieutenant Rapp, les mains; le capitaine Rey, les oreilles; le capitaine Lewis, le nez; que saisi? des contes à dormir debout; mais qui, néanmoins, jetés parmi nos familles, y sèment la désolation. Notre régiment a eu tout le long de la route des provisions en quantité, pas de malades; nous n'avons eu qu'un chagrin, c'est que les rebelles aient eu des ailes aux talons, au point que, malgré nos *double-quick steps*, nous n'ayons pas pu les rencontrer nulle part; car, dans leur frayeur, ils brûlaient les ponts, enlevaient les rails des chars, afin de retarder notre marche. Nous avons joint la brigade du brave et vaillant général Witzel, qui a pu plus de bonheur que nous, car elle leur a donné plus d'une rude leçon, qui leur prouvait la supériorité des armes fédérales. Calmez donc, en publiant cette lettre, les inquiétudes de nos familles. Les rebelles sont des mythes; tous ceux que nous rencontrons, sont de bons *unshakable*, prêts à prendre le serment d'allégeance et à se rendre en masse aux différents capitaines des Natifs.

H. L. RAY.

Le général Butler et le *protest-marshall* General French viennent de lancer les deux ordres suivants:

"XII. Toutes personnes d'une couleur Noire ou d'une justice de paix ayant pour objet de changer de leur domicile les familles des soldats maintenant au service du gouvernement confédéré sur terre ou sur mer, pour des loyers dus, soit par le présent suspens, et toutes collections de ce genre ne seront exécutées jusqu'à après l'ordre du major-général Lovell."

Par ordre du major-général Lovell.

"L'ennemi et dessein tiré des ordres du général Lovell est de donner à tous les propriétaires dans ce département, de distilleries et d'établissements où des liquides spiritueux ou engrais sont manufacturés ou recueillis, ou de brasseries ou de fabriques de bière forte, qu'ils doivent cesser toute manufacture et fermer leurs lieux de travail samedi 8 octobre prochain."

JOSIAS H. FRANKLIN.

Bayon Laborde, 7 novembre 5 p.m.

Le train d'Alger a fait explosion, à un mille de cette station.

Le lieutenant C. H. Nason, de Sa Vermont, a été blessé légèrement; H. S. Wilson, ingénieur, dangereusement blessé; M. Champion, *soldier* du 13^e Connecticut, blessé à la jambe; John Thomas, de couleur, 1^{er} régiment des Natifs-Guards de la Louisiane, jambe brisée; Martin Van Buren, des Natifs-Guards, les deux jambes brisées. Tués: les lieutenants Wheeler et Johnson, du 13^e Connecticut, Henri Alboc.

Blessés: E. Newton, L. Hogan, Andrews, Adam Stein, M. Fee, tous du 13^e Connecticut.

Du Sa Vermont: M. Pabody, tué. Blessés, caporal Howard, caporal Lewis.

Natifs-Guards: Major Bassett, Capitaine E. Davis, blessés.

Autons-nous l'intervention?

Nous lisons dans les nouvelles apportées par l'*Hyperbion*, que le correspondant *London Times* a écrit à ce journal "que le bruit court dans les cercles politiques que le gouvernement britannique est mieux disposé à reconnaître la Confédération du Sud qu'il ne l'avait été jusqu'alors. On regarde comme probable que, dans les cercles ministériels, on aura bientôt à délibérer sur cette question."

C'est n'avons que peu de foi dans cette nouvelle. C'est tout simplement une plume que Napoléon aura lachée pour s'assurer de quel côté souffle le vent.

Nous ne croyons pas qu'il y ait la moindre probabilité d'intervention dans nos querelles domestiques de la part de la France ou de l'Angleterre.

L'Angleterre ne voudrait pas suivre une politique qui aurait pour résultat de l'engager dans une guerre avec nous; et la France a assez à faire avec le Mexique et l'Italie, pour n'avoir point envie de se mêler de nos affaires en ce moment.

D'ailleurs, ces puissances savent bien que leur intervention annulerait la cessation des hostilités, et que le Nord et le Sud tourneraient leurs armes contre l'ennemi commun, qui aurait offensé aussi également les deux sections.

Le Nord et le Sud ont également à se plaindre des puissances européennes, qui ont encouragé la guerre et qui ont tenté de l'un et de l'autre, qu'elles ne se souciaient ni de l'un ni de l'autre, et qu'elles contraignent elles devraient voir la désunion se prolonger et amener l'affaiblissement ou la ruine de l'un et de l'autre.

Elles ont vu depuis longtemps dans les Etats-Unis un rival puissant par son commerce et sa marine, qui leur faisait de plus en plus ombrage; et rien ne pouvait leur être plus agréable que de voir le pays engagé dans une guerre civile.

Elles regretteraient infiniment de voir l'Union rétablie et elles critiquent avec soin tout ce qui pourrait amener ce résultat.

Elles n'interviendraient pas dans les affaires de notre pays, avant de le voir entièrement épuisé par une longue guerre.

SITUATION.

En ce moment, où les partisans de la rébellion attendent avec anxiété, avec confiance peut-être, le résultat des élections de novembre, qui doit, croient-ils, changer à leur profit le cours des événements actuels, nous croyons à propos de reproduire les éloquentes paroles de M. Eugène Cassidy, de San-Francisco, sur la nécessité de poursuivre cette guerre avec vigueur, jusqu'à ce que la liberté triomphe.

Si jamais, dans l'histoire des peuples, fut une guerre qui méritât le nom de sainte, c'est celle que notre patrie est appelée à soutenir en ce moment. Elle n'est pas dictée par un injuste désir d'agrandissement, de conquête, ou par l'orgueil. Elle n'est pas l'œuvre d'un despote ou d'un gouvernement: c'est une guerre sans égale dans l'histoire, la guerre de tout un peuple donnant son sang et sa fortune pour la défense des droits sacrés de l'homme, non-seulement en Amérique, mais en Europe et dans tous les pays civilisés du monde. C'est la guerre du laborieux artisan, du courageux laboureur, quittant leur atelier et leur champ pour venir faire de leur corps un rempart à la liberté et aux institutions républicaines de leur pays, confiant leurs enfants en bas âge au soin de leur mère, et partant pour ne les plus revoir peut-être. C'est une guerre que Dieu doit protéger, car elle est basée sur la justice, qui réclame impérieusement la suppression d'une rébellion contre nature, et demande que l'autorité de notre gouvernement républicain soit respectée sur toute l'étendue du territoire national.

Dans cette guerre du peuple, le gouvernement, au lieu de devancer celui-ci, a eu la modération de se tenir constamment en dehors des mesures extrêmes; aussi le peuple a-t-il confiance dans ses chefs, aussi leur est-il dévoué et prêt à sacrifier, pour les soutenir, son sang, sa vie, sa fortune.

La force d'une nation repose tout entière dans le peuple; sans sa coopération, les généraux et les gouvernants ne sont que des grains de sable dans la mer; lui seul est tout-puissant; mais aussi devant sa volonté tous les obstacles s'aplanissent, toutes les résistances disparaissent; dût le peuple verser son sang à flot, il faut que l'ennemi qui l'attaque succombe. Dans les circonstances actuelles, abandonner la lutte, ce serait pour le peuple se montrer indigne de la liberté dont il jouit, ce serait renier les faits héroïques de ses pères...

L'HÉGIRE.

A l'Éditeur du DELTA de la Nouvelle-Orléans.

Monsieur,

Nous avons lu dans le *Delta* du 30 octobre un article intitulé: *L'Hégire*, dans lequel il est dit que les Confédérés ont été reçus à Cuba avec beaucoup de cordialité. Nous y lisons aussi ces lignes remarquables: "Les faibles et soumis sujets du despotisme sont faits pour être les dignes amis de ces ennemis de la liberté américaine." Dieu nous garde de nier le fait que les Cubains reçoivent avec bonté et cordialité tous ceux qui les visitent; l'hospitalité et la politesse forment une part de leur caractère et de leurs habitudes, principalement parmi les personnes bien élevées. Ils respectent les principes et les opinions de chacun, et une différence de sentiment n'est pas pour eux un motif d'être grossiers ni de fouler aux pieds les règles de la courtoisie. Dans ce sens, l'éditeur a certainement raison; mais si l'entend dire que le peuple de Cuba se réjouit que la rébellion des Etats du Sud ait eu lieu, nous prenons la liberté de lui prouver que cela n'est pas exactement vrai, et qu'il a été trompé par les apparences.

Le peuple de Cuba se divise en deux parties: l'une se compose de tous ceux qui appartiennent au gouvernement; de ce nombre sont les amis du gouvernement, les parasites et les *esbirros*, qui, étant les serviteurs et les représentants de monarchie espagnole, haïssent ce pays comme ils haïssent toutes les républiques, tous les *gouvernements* libéraux. En un mot, l'Espagne, l'Angleterre, la France, courbées sous le sceptre des têtes couronnées, sont et seront toujours les ennemis constants et naturels de cette République, qui a été le cauchemar des puissances européennes.

L'autre partie est composée de natifs, d'Espagnols aux principes libéraux, et d'étrangers qui ont embrassé la cause des *Colons*. Cette partie est opprimée et souffrante du peuple, déplore cette guerre et désire ardemment voir la paix se rétablir en ce pays. Mais si ses sentiments n'ont pas de poids, car il ne peut être exprimés par la presse, parce qu'elle n'est pas libre, étant soumise à un *censura regia* (un censeur nommé par la reine), il ne peuvent être connues au moyen de la représentation, attendu qu'ils ne sont pas représentés.

L'auteur de cet article dit que nous sommes faibles; nous avons combattu pour notre liberté, non-seulement contre l'Espagne, mais encore contre l'Angleterre et la France, et même contre les Etats-Unis, qui sont ses alliés. Et c'est, nous sommes faibles; mais nous ne sommes jamais les sujets soumis du despotisme. Nous

sommes faibles comparativement; mais souvenez-vous que, faibles comme nous le sommes, nous avons récemment sauvé deux fois le territoire espagnol, et que nous avons été empêchés par l'Union de le faire encore.

Le soussigné est un exilé volontaire de son île natale. Il a été reçu avec bonté par les Etats-Unis, dont il est devenu un citoyen natif, et il veut bien abandonner les douceurs que procurent la fortune et les amis, pour l'amour de la liberté.

UN AMÉRICAIN ESPAGNOL.

ADRESSE DE GARIBALDI

A LA NATION ANGLAISE.

(Le paragraphe guillemet qu'on trouvera plus bas a été supprimé avec soin et remplacé par des lignes de points, dans un journal de cette ville, qui s'est deviné reproduire cette adresse.)

Souffrant sous des coups répétés, moraux et physiques, l'homme peut ressentir plus parfaitement le bien et le mal, maudire les auteurs du mal et consacrer aux bienfaiteurs une affection et une gratitude sans bornes. Et je te dois de la reconnaissance, ô peuple anglais! Je la sens autant que mon âme est capable de sentir. Tu as été mon ami dans la bonne fortune et tu me conduis dans la mauvaise. Tu es précieux dans la mauvaise fortune. Que Dieu te bénisse! Ma reconnaissance est d'autant plus forte, ô bon peuple! qu'elle s'élève au-dessus du sentiment individuel et grandit dans le sentiment général des peuples dont tu représentes le progrès.

Où, tu mérites la reconnaissance de l'univers, parce que tu offres un asile sûr à l'infortuné, de quelque région qu'elle vienne; tu l'identifies avec l'infortuné d'autrui, tu y compatis, tu y soulages. Le prosaïque trouve dans ton sein un refuge contre la tyrannie; il y trouve la sympathie, il y trouve aide et secours, parce qu'il est prosaïque, parce qu'il est malheureux. Et les Haynans, ces féroces bourreaux de l'autocratie, ne seraient pas supportés par le sol de ta libre patrie; ils fuient, effrayés, le dédain de tes généraux les plus fidèles de la tyrannie. Et que serions-nous en Europe sans ton généreux soutien? L'autocratie atteint et frappe ses prosaïques dans ces autres contrées où l'existe une liberté bâtarde, où la liberté n'est qu'un mensonge.

C'est sur la terre sacrée d'Albion qu'il faut la chercher. Moi, comme tant d'autres, voyant la cause de la justice foulée aux pieds dans tant de parties du monde, je suis tenté de désespérer du progrès humain. Mais, lorsque je reporte vers toi une pensée, je me tranquillise en voyant ta marche ferme et sans crainte vers ce but où la race humaine semble être appelée par la Providence. Suis imperturbablement ton chemin, ô nation invincible, et n'hésite pas à appeler les nations sœurs dans la voie du progrès humain! Appelle la nation française à coopérer avec toi.

"Toutes deux, vous êtes dignes de marcher, en vous donnant la main, à l'avant-garde de la civilisation. Appelle-la! Que dans tous tes meetings résonnent des paroles de concorde des deux grandes sœurs. Appelle-la! Appelle, et tout de suite, les braves de l'Helvétie, les belliqueux enfants des Alpes, les Vostals du feu sacré de la liberté, serment avec toi. Et que, allies, appelle la France République américaine; elle est ta fille après tout; elle sort de ton sein, et aujourd'hui elle s'éveille pour l'abolition de l'esclavage généralement proclamé par toi. Aide-la à sortir de la lutte terrible que lui ont suscitée les marchands de chair humaine. Aide-la, et puis ensuite fais-la associer à tes côtés dans ce grand congrès des nations, œuvre finale de la raison humaine. Appelle à toi tous les peuples qui ont un libre vouloir et ils ne retarderont pas un seul jour."

L'infatigable qui l'appartient pourrait n'exister plus demain. Que Dieu ne le permette pas! Qui a plus bravement pris cette initiative que la France de 30! A cette époque solennelle, elle a donné au monde la déesse Raison, elle a converti la tyrannie dans la poussière et elle a consacré parmi les nations la libre fraternité!

Lève-toi donc, ô Grande-Bretagne; ne perds pas de temps. Marche le front haut, montre aux nations la voie qu'elles doivent suivre. Plus de guerres possibles, dès qu'un congrès du monde entier pourra juger les différends entre les nations. Plus d'armes permanentes avec lesquelles la liberté est impossible. Plus de bombes! plus de navires cuirassés! Place aux bêtes et aux machines à moissonner!

Que dans ces milliards employés en appareils de destruction soient maintenus à encourager l'industrie et à diminuer les misères humaines. Commence, ô peuple anglais! pour l'amour de Dieu, commence la grande ère du pacte humain; fais joindre les nations présentes d'un si grand bienfait. Outre la Suisse, la Belgique, etc., qui répondront aussitôt à ton appel, tu verras les autres Etats pressés par le bon sens des populations, accourir à tes embrassements et à ton aide. Que d'autres soit dans le temps présent le siège de la guerre, qui sera choisi par l'entente mutuelle et le consentement de tous. Je te le répète, que Dieu te bénisse! qu'il te rende tous les bienfaits que tu lui as prodigués!

Avec reconnaissance et affection.

TOM GARIBALDI.

Verdugo, 25 septembre.

Etrange Opinion de bien des Gens sur les Journalistes.

Il faut convenir que la chose des journalistes est une de celles sur lesquelles le monde porte les jugements les moins avantageux et les plus erronés. Bien des gens s'imaginent que quiconque tient une plume mène une vie de bohème en dehors des lois, des mœurs et des usages de la société ordinaire. De plus, on confond en quelque sorte le journaliste avec l'écrivain public dont la plume est prête à rédiger tout ce qu'on veut lui dicter moyennant salaire, et les propositions les plus absurdes et les plus offensantes quelquefois poursuivent dans son cabinet de travail le critique préoccupé d'une question d'art ou le publiciste dont l'intérêt général absorbe toutes les pensées.

Depuis vingt ans que je suis entré, pour mon malheur, dans cette ingrate carrière, il m'est arrivé plusieurs aventures qui m'ont étonné et indigné d'abord, et dont j'ai fini par rire avec le temps, ayant reconnu qu'il s'agit d'une bonne homme pour soi, non pour les autres, et qu'il importe avant tout de se créer dans sa conscience un abri contre les fausses interprétations de l'opinion publique.

La première fois que je me suis aperçu que je passais aux yeux de certaines personnes pour un arrangeur de syllabes, pour un homme qui fait métier d'écrire, quel que soit le sujet, cette révélation inattendue m'est venue de la part d'un agriculteur normand. Je dormais encore profondément lorsque, sur l'insistance d'un monsieur qui demandait instamment à me voir, on crut devoir venir me réveiller. Je donnai l'ordre de faire entrer dans ma chambre cette personne pressée, en craignant, quelle n'eût quelque faiblesse nouvelle à m'annoncer. Je pensai à ma famille, à mes amis, et je me dis : "Quelqu'un des miens semblerait-il mort ?"

Je vis un gros garçon joufflu et haut en couleurs qui se présentait avec toute la gauderie d'un paysan, et qui lui fit signe de s'asseoir à côté de moi, lit en lui demandant ce qui me procurait l'honneur de sa visite matinale.

Monsieur, me dit-il, j'ai lu avec intérêt quel-ques-uns de vos feuilletons, et je viens vous en remercier.

— Vous avez publié un ouvrage, répondit-il, vous voulez que j'en rende compte ?

— Non, monsieur.

— Alors en quoi puis-je vous être utile ?

— Monsieur, je dois prononcer un discours au prochain comice agricole de Contances.

— Ah ! lui dis-je, vous désirez qu'il soit question de votre comice dans les journaux ?

— Non, monsieur.

— Expliquez-moi alors, comment avez-vous besoin de moi ?

— J'ai besoin d'un discours et je viens vous prier de le faire, non pas sans rémunération bien entendu, car je vous apporte quelque argent.

Je me dressai sur mon séant et je le regardai avec surprise, tandis qu'il était de gros gars de fillosette et que ses mains rougissaient se disposaient à étaler sur ma table de nuit un rouleau de pièces de cinq francs.

— Ne prenez pas tant de peine, lui dis-je, monsieur. Avez-vous perdu l'esprit ? Est-ce une mystification ? Qui diable a pu vous faire croire que je fabriquais des discours ?

— Quand on a l'habitude d'écrire comme vous, monsieur...

— Mais, monsieur, puisque vous me lisez, vous auriez dû remarquer que je m'occupe spécialement de littérature.

Je vous ai apporté des notes, monsieur, des notes substantielles sur le drainage, les progrès de la peste bovine, et les moyens de combattre la maladie des pommes-de-terre.

— Eh bien, monsieur, faites-moi le plaisir de vous en aller avec vos notes et votre rouleau, et de me laisser dormir.

Il se leva, et je me rendormis ; mais à mon réveil je me rappelai de ne l'avoir pas mis à la porte d'une façon énergique.

La seconde fois qu'il me fut donné de reconnaître que la probité des écrivains est souvent suspectée et qu'on se figure ne leur faire gloire comme on paye une annonce à la quatrième page des journaux, je dus cette nouvelle humiliation à M. Philippe l'escamoteur.

M. Philippe se fit annoncer chez moi, et je le reçus, ma porte étant ouverte à tout venant.

M. Philippe salua du coin de ma cheminée, et me parla longuement de ses scènes de prestidigitation et de quelques nouveaux tours sur lesquels il comptait pour capotier l'attention du public.

Je l'écoutai avec infiniment de patience ; je lui promis d'assister à l'une de ses prochaines séances, car j'étais satisfait, comme je le serais sans aucun doute d'après son récit, d'acquiescer à ses exercices un peu de la publicité dont je pouvais disposer.

M. Philippe ne se levait pas, il baissait les yeux d'un air modeste, et presque déconcentré ; enfin il me dit :

— Croyez, monsieur, que je suis apprécier la bienveillance de votre accueil ; et ce disant il fit tomber de sa manche, avec une dextérité digne de l'art dans lequel il excelle, une petite bourse sur ma cheminée.

Il se leva alors, et se retira si adroitement, que ce ne fut qu'au moment où il ouvrait la porte pour sortir, qu'en jetant les yeux sur la cheminée, je m'aperçus du tour.

Monsieur Philippe, lui dis-je en le rappelant, vous êtes un habile homme, et vous voulez me donner une idée de votre savoir-faire, mais je ne vous ai pas permis d'abuser de votre talent chez moi. Reprenez au plus vite cette petite bourse, car, si vous ne le faites pas, elle sera considérée comme volée.

M. Philippe faisant des images, je pris la bourse et la lui replaçai dans les mains, en le remerciant avec une politesse méconvenue qu'il acquiesça sur mon prochain feuilleton, dont il n'eût pas à se plaindre.

Ces aventures se sont renouvelées vingt fois : celui-là, un poète, m'offrait une épingle en or, celui-ci, un moraliste, déposait de son concierger des quilles d'argent que j'étais obligé de lui renvoyer ; cette dame autour m'apportait une magnifique écriture, et ces braves personnes croyaient faire des choses toutes naturelles. Lorsque je rougissais pour elles autant que pour moi, elles ne rougissaient pas.

Toutes les fois que j'ai reconnu, avec tout le monde, de la grâce et de la beauté à quelque jeune actrice, on a supposé que je lui faisais la cour, alors même que des devoirs sacrés m'engageaient ailleurs ; la plume d'un journaliste peut-être être déconcertée !

Un jour il me prit fantaisie de déloger. Je cherchai un appartement. J'en trouvai un à ma convenance, et j'allais l'arrêter, lorsque le concierger qui me le montrait me demanda ma profession.

— Journaliste, répondis-je.

— Ah ! monsieur, ça suffit, nous ne voulons pas de journalistes dans la maison... Ça rentre trop tard... quand ça rentre !

— Voilà les jugements du monde et des conciergers !

Mais ce n'est là que le beau côté de la médaille, et j'en ai vu le revers, il y a peu de temps, d'une façon qui n'avait rien de flatteur ni d'agréable.

Un tailleur de Paris, M. O... demeurant sur le boulevard, avait sur ses mémoires une vieille dette non payée de cinq cents et quelques francs, fourniture d'habits faite à M. le chevalier Hippolyte Lucas. M. le chevalier avait laissé cette dette en souffrance depuis dix-huit ans.

— Parbleu ! se dit un matin M. C... en se frappant le front, je suis bien bon de ne pas m'être fait payer plus tôt. Mon chevalier ne peut être que l'Hippolyte Lucas qui écrit dans les journaux. Ces journalistes n'en font jamais d'autres. Ils croient que tout leur est dû et qu'ils honorent un tailleur en portant ses habits. Laçon-lui un exploit.

L'exploit est lancé, et je réponds à M. C... que si je suis chevalier, je le suis de la Légion d'honneur ; que j'ai toujours fait droit jusqu'ici à ses engagements ; que j'ai un tailleur et que ce n'est pas lui.

M. C... ne se tint pas pour battu.

Assignment à comparaître devant M. le juge de paix du deuxième arrondissement.

Je comparais à M. C... fait l'effet.

Je demandai la comparution de personne ; sa mémoire, défendant alors, ne lui permit pas de bien remettre mes traits, mais la taille : j'ai la taille de son débiteur.

Il a fallu un mois, et que M. le procureur impérial daignât se mêler de l'affaire, pour prouver à M. C... que sa réclamation avait été lancée à la légère.

Si je n'avais pas été journaliste, si j'avais été un marchand de bonnets de coton, M. C... y aurait regardé à deux fois avant d'abuser de la similitude des noms et prénoms, pour prendre de pareilles mesures.

Jeunes gens, pour qui j'écris ces lignes, et qui ambitionnez la position de journaliste, réfléchissez... soyez plutôt tailleur.

HIPPOLYTE LUCAS.

MUCHOS HAY.

— Voto á Brios ! así decia

A Simon el Unionista.

Un furioso Secessionista.

Que en los cafes, y esquina,

(Segun me contó Medina)

Que á su abuela conecia,

Siempre andaba á media espina.

— Unionista... calle el bobo...

— Porque no se fue á batir

Como yo que estando solo

Causado de combalir,

Y de correr ya rendido,

— Sin fuel, cartucho y gorra

(Por que no llevé sombrero),

— Cojimos... dos prisioneros

— Incluyendo— una cotorra ?

— Ya usted vé que así se puede

— Sin ofender la razon

— Tener firme su opinion

— Y ademas... siempre se ha visto

— Que él es curdo nunca cede

— Su convencion, ni por Cristo;

— Y así espero que manana

— A la luz del claro dia

— Nos halle en la Metaria

— Con sangre el sol de Luisiana;

— Esto es, sino se olvida

— De levantarme mi tia.

El Unionista que mudo

Buchendo habia callado

Esclamó : — my pengillio

— Es el caso, mas mi amigo,

— Para latrine conmigo

— Es necesario una cosa,

— Por que yo llegado el caso

— Sin camisa, sin calzonas,

— Sin gorra y á sombreros

— Espresso mis opiniones,

Y con infernal sonrisa

Después de mil condiciones.

A un café fueron á misa.

II

Y al fin la aurora llogó,

Y mas ardiente que nunca

Del sol el disco brilló ;

¿El unionista era loco?

Si señor, de buena fe,

Dura que es mucho, no poco,

Un periodico frances

Mas que importa? Si á la vista,

Como un lector lo ves,

Era mas el seccionista.

AGUSTIN DE LA TORRE.

Lettre d'un Soldat de Couleur.

Station de Lafourche, 4 novembre 1862.

MM. Les Editeurs du Delta.

Le désir de calmer les craintes des parents et amis des Nègres-Guards du premier régiment des volontaires de la Louisiane, sous le commandement du colonel S. M. Stafford, m'a fait prendre la détermination de vous adresser cette lettre avec l'espoir que vous voudrez bien la publier dans votre estimable feuille, que lisent tous les jours un grand nombre de nos amis.

Lorsque nous avons quitté la ville, le 25 octobre, nous étions au nombre de 850 à 875 ; nous sommes arrivés à cette station, le 1er courant, au nombre de 820 à 850, une trentaine de nos hommes environ ayant été arrêtés par la maladie.

Nous n'avons pas, jusqu'à présent, le plaisir d'échanger des coups de fusil avec l'ennemi. Mais nous avons toujours et plus que jamais le désir de prouver d'une façon éclatante que le courage de l'Africain longtemps tenu à l'état latent, est réveillé ; et qu'en combattant sous le drapeau américain, nous serons comme un rempart de fer contre lequel viendront se briser les ennemis de ce pays, où nous sommes nés.

Quand nous nous sommes enrôlés, on a voulu nous ridiculiser, dans les rues de la Nouvelle-Orléans, en nous représentant comme une bande de plébéiens armés et de politons.

Je suis fier de pouvoir dire que si, depuis que nous avons quitté le Bamp Strong, à l'Hippodrome de la Louisiane, on a montré de la lâcheté, ce n'a été que du côté des rebelles. Ils ont retiré de la station Bouté jusqu'au-delà de la station Terebonne, sur la ligne que nous suivions, en brûlant sur leur passage les ponts, que le colonel Thomas, du 8me régiment du Vermont, a fait refaire presque aussi vite qu'ils ont été détruits.

Je ne prétends pas vanter le fait d'honneur à notre régiment qu'il ne lui est appartiennent ; pourtant, je crois pouvoir affirmer qu'il n'y a pas un autre régiment mieux disposé à affronter les fatigues de la marche et du bivouac, et plus désireux de se mesurer avec l'ennemi, que celui que commandent le colonel Stafford et le major Bassett.

J'espère donc que ces quelques lignes suffiront pour calmer l'inquiétude de nos parents et de nos amis.

J'ai l'honneur d'être, etc.

J. H. T.

Effets de la Proclamation du Président Lincoln dans le Nord.

Le Manchester American (N. H.), du 14 courant, contient ce qui suit :

"Un Monsieur du nom de James U. Smith, un natif de la partie orientale de cet Etat, vient d'arriver en cette ville, directement de l'intérieur de la Caroline du Nord. Il a résidé dans cette section pendant ses sept dernières années et avait vécu précédemment huit années dans d'autres parties du Sud. Il put alors les lignes fédérales à Newbern. M. Smith dit que la proclamation du Président Lincoln a produit la plus grande consternation parmi les propriétaires d'esclaves de cette partie de l'Etat. La terreur est si grande, qu'un grand nombre d'entre eux ont signé une pétition adressée au gouverneur lui demandant à user de son influence auprès du gouvernement confédéré pour assurer le retour des troupes appartenant à cet Etat, afin qu'elles puissent les protéger contre une insurrection servile, qu'ils croient imminente. Le gouverneur est également prêt d'appeler une convention du peuple, pour prendre des mesures pour ramener l'Etat dans l'Union, afin qu'ils puissent profiter des offres contenues dans la proclamation. M. Smith dit qu'il n'est pas sûr que la proclamation ait été lancée, des mesures furent prises pour empêcher que les troupes loyales au moyen de la conscription sortissent de l'Etat. Il est d'opinion que, dans un temps très court, la proclamation sera connue des esclaves dans toutes les parties de l'Etat. M. Smith déclare aussi que les non-propriétaires d'esclaves les plus intelligents de cette localité se réjouissent grandement de la politique d'émancipation adoptée par le gouvernement fédéral. Ils croient que l'abolition de l'esclavage sera pour eux d'un grand bénéfice, et rendra, en même temps, le travail honorable et respectable."

D'après une lettre publiée dans le Delta de ce jour, l'expédition navale commandée par le lieutenant Buchanan, et passée jusqu'à Bismarck City, aurait eu une rencontre sérieuse avec les canonnières et les batteries rebelles, sur le Bayou Teche.

Les Confédérés ont traversé la baie à Brashear City et se sont retirés jusqu'à un point situé sur le Bayou Teche, à environ quatorze milles de Brashear, où ils placèrent des obstructions dans le bayou.

Les Confédérés détruisirent le pont du Bayou Bout. Ce pont est situé à environ huit milles de Brashear City. Le Sme Vermont, commandé par le colonel Thomas, fut engagé à le réparer. La distance de Thibodauxville à Brashear est de 29 milles. Une portion des troupes du général Weitzell est à Tigerwheel, aussitôt que le pont sera réparé par le col. Thomas, toutes les forces de général Weitzell seront jetées sur l'importante point de la route. On doit donc s'attendre que peu à recevoir de ce côté des nouvelles pleines d'intérêt.

Les forces rebelles étaient de trois à quatre mille hommes, avec soixante-dix pièces d'artillerie campagne. Le capitaine Wiggins manœuvra son navire d'une manière si adroite, qu'il se plaça dans une position où il recevait tout le feu de l'ennemi, qu'il fit taire en un moment les batteries confédérées.

L'ennemi a détruit plus de mille bouquets de sucre et un lot de miel.

Les Fédéraux ont capturé le bateau rebel A. B. Sigur.

Un journal de Richmond déplorait dernièrement les dévastations que les armées fédérales auraient commises dans la Virginie. Selon ce journal, trente mille esclaves ont volé leurs personnes à leurs propriétaires. Ces valeurs ont été moins nombreuses dans le Tennessee, le Kentucky, l'Arkansas et le Missouri ; quinze mille esclaves seulement se seraient dérobés à l'autorité paternelle de leurs maîtres. Mais on estime que, dans la Caroline du Sud, la Georgie et la Louisiane, le nombre des esclaves libérés de fait s'élève au moins à soixante mille.

En portant à \$800 la valeur moyenne de chaque esclave échappé, on arrive à une perte qui dépasse trente millions.

Noter bien que ce résultat est dû à la guerre seule, et qu'il s'est réalisé avant que le gouvernement fédéral eût pris une attitude émancipatrice ; les obéissants mais alors à une influence contraire. Le général Halleck, qui commandait dans l'Ouest, avait ordonné l'expulsion des esclaves fugitifs des lignes de l'armée, et dans l'Est, les dispositions des généraux unionistes étaient assez douteuses pour rendre très incertaine la sécurité de l'Asile que la contrebatterie noire aurait rencontré dans les camps fédéraux.

Voudrait donc trente millions de dollars en esclaves perdus en une année sous le régime conservateur. Combien, maintenant, le Sud va-t-il perdre, demande le Times, sous l'empire de la politique d'émancipation ? Les Rebels déclarent qu'ils combattront jusqu'à ce que leurs droits soient reconnus. Le premier de ces droits est celui de propriété sur le bétail humain. Pour peu qu'ils continuent la lutte, la chose sera terrible. Là où il y a rien, le roi perd ses droits, dit autrefois notre pauvre Jacques Bonhomme. Il est donc clair que rien ne peut empêcher la mort de l'esclavage ; il s'étend par la guerre si elle se prolonge ; qu'elle vienne à cesser, il sera l'héritier de la paix.

On trouve souvent chez les campagnards une grande d'âme et une générosité qui se rencontrent rarement chez les hommes d'une classe plus relevée. Ainsi, il vient de se passer dans les environs de Narbonne un fait qui mérite de fixer l'attention des personnes chargées de récompenser les actions vertueuses.

A la fin du mois dernier, un pauvre paysan et sa femme, laissant deux petits enfants enfermés dans leur humble chambre, s'en allèrent au lever du jour pour faire la moisson, au loin dans le champ d'un gros métyer, qui les avait loués à la journée.

On travailla gaiement, car on était en novembre, puis, l'heure du repas était venue, chacun se disposait à satisfaire un "vil appétit" à l'aide d'un petit morceau de pain accompagné d'un oignon trépané dans l'eau, quand un des moissonneurs s'écria en montrant l'horizon du côté où était situé leur village :

"Mop dou Jésus ! on dirait que le feu est chez nous... Voyez-vous la-bas !"

A ces mots, tout de s'écrier et de courir avec inquiétude du côté du sinistre, car, en effet, la lueur d'un incendie que l'endroit désigné leur montrait, et le paysan dit le dernier à partir, en songeant à ses petits enfants qui étaient couchés dans sa maisonnette et que le feu menaçait sans doute ; mais, hélas ! malgré la rapidité de sa course, il arriva trop tard... Ses enfants et sa chaudière avaient disparu sous un nuage de cendres. Atterré par ce malheur affreux, l'infortuné rêta comme frappé de la foudre et les larmes se glissant dans ses yeux égarés, pensa tout-à-coup, du fond d'un coin de sa tête, que le village de la sienne par un large ruisseau, les bras d'un enfant retentissent à ses oreilles d'une façon déchirante, car non-seulement le feu venait à atteindre cette chaudière, mais encore une épaisse fumée menaçait d'étouffer le pauvre petit être qui, comme ses malheureux enfants, sans doute avait été enfermé en ce lieu.

Jignapt quelle fut la première pensée du père au désespoir et comment il eut tout-à-coup, sur le point de mourir comme venaient de mourir les siens, mais son action fut sublime ; car, sortant aussitôt de sa torpeur et sans songer au danger qu'il peut courir lui-même, il s'élance, enfonce la porte mal jointe de la chaudière, et quelques instants après il dépose l'enfant évanoui dans les bras de son père, qui, lui aussi, accablait tout éperdu pour chercher à le sauver ; puis il s'élégisa en courant, pour s'agenouiller, la poitrine baignée de sang, sur les ruines de tout ce qu'il possédait et de tout ce qu'il aimait.

Le Segeca Falls (N. Y.) Courier nous apprend que le Seneca Knitting Mills, dans ce village, a contracté avec le gouvernement des Etats-Unis pour fournir 700,000 paires de chaussettes pour l'armée fédérale, et en manufacture 8,000 paires par jour. Trois cents personnes sont employées à ce travail dans l'établissement, et de 3,000 à 4,000 femmes et jeunes filles, auxquelles on donne de temps en temps, sont employées aussi pour activer le travail.

Annunces et Avis Divers.

Décédé

Ce matin, à deux heures et demie, à l'âge de trente-six ans, ALFRED BHARD, président de l'Institution Catholique. Ses amis et connaissances, ainsi que ceux de sa famille, sont priés d'assister à ses funérailles, qui auront lieu demain, à six heures et demie de l'après-midi. Le corps est exposé rue Mandeville, entre Grande-Homme et Canaleto.

N. B. — Les élèves maitres de l'Institution Catholique ne recevront point de lettres de la fin de l'après-midi, au local de ladite Institution, pour assister au convoi et à l'enterrement d'un de leurs meilleurs amis.

15—Nov.

Société de Bienfaisance des Frères Unis.

Avis Mortuaire.

Décédé au Port-au-Prince (Haïti), le 27 septembre 1862, le frère LOUIS PASQUET.

27—Nov 8, 12